

## Lettres québécoises

### Littérature et technologie : Écrire dans un technococon

Jean-François Caron

---

Number 158, Summer 2015

URI: [id.erudit.org/iderudit/78043ac](http://id.erudit.org/iderudit/78043ac)

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

ISSN 0382-084X (print)  
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Caron, J. (2015). Littérature et technologie : Écrire dans un technococon. *Lettres québécoises*, (158), 14–19.

---

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

---

The logo for Érudit, featuring the word "érudit" in a bold, red, sans-serif font. The "é" has a distinctive accent mark.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

ÉCRIRE DANS UN TECHNOCON

# Littérature et technologie



*La liberté d'utiliser ou de repousser la technologie est inexistante aujourd'hui. [...] Nous sommes toujours libres, mais nous sommes libres en situation et la nôtre est de vivre dans un technococon.*

Alain Damasio<sup>1</sup>

DENISE TRUAX

Quelles modifications les technologies récentes ont-elles apportées dans le travail des écrivains ? Comment leur rapport à la critique et aux lecteurs a-t-il évolué ? La technologie fait partie du travail de l'écrivain contemporain et pourrait bien modifier durablement l'idée même que l'on se fait de la littérature.

Organisée en 2010 à Québec par René Audet, Éric Duchemin et Clément Laberge, la Fabrique du numérique rassemblait soixante-dix personnes provenant de divers milieux, tant des affaires que de l'édition, de la recherche ou de la création. Avec la disparité évidente de l'origine des participants, l'exercice aurait pu être vain, mais déjà on avait tracé un portrait de la situation dont la justesse s'est avérée depuis.

Dans un compte rendu de l'événement<sup>2</sup>, René Audet relevait entre autres que, déjà à l'époque, le marché du livre se structurait et que différents acteurs prenaient leur place dans ce marché naissant, même si « une réelle prise en charge large par le public de cette culture numérique tard[ait] à se faire sentir ».

Les avancées ont bien sûr été importantes depuis ce temps. L'offre est moins famélique — entre autres, l'Entrepôt numérique, lancé en 2008, contient aujourd'hui plus de 14 000 fichiers, fruit du travail de plus d'une centaine d'éditeurs québécois et canadiens-français.

## Un nouvel emprunt

Cette augmentation de l'offre de livres numériques francophones a favorisé l'ouverture du marché — même si celle-ci demeure frileuse, elle est irréfutable. Selon un rapport de la Banque de titres de langue française (BTLF)<sup>3</sup>, 14 % des Québécois auraient acquis un livre numérique en 2014, contre 11 % en 2012. La proportion de la population ayant téléchargé au moins un livre électronique gratuit serait passée de 20 % à 27 %.

Ce sondage, qu'André Vanasse réclamait dans sa chronique « Le monde du livre » du numéro 157, révèle de façon claire qu'il est faux d'affirmer que l'usage du livre numérique ne concerne que 3 % des ventes globales, comme l'affirmait Amélie Coulombe-Boulet dans son livre

Depuis 2012, le nombre de bibliothèques participant au projet de prêt numérique est passé de six à une centaine (en fait, 90 % des bibliothèques publiques), auxquelles s'ajoutent des bibliothèques du Nouveau-Brunswick qui profite dorénavant de la plateforme.

numérique *Influence du livre numérique sur l'industrie de l'édition au Québec*<sup>4</sup>. Cette erreur repose sur le fait que l'auteur utilisait les données des ventes en librairie sans tenir compte des ventes hors Québec. Par ricochet, il appert donc que 11 % des ventes de livres numériques ont lieu à l'extérieur du Québec, ce qui pourrait expliquer les résultats catastrophiques des ventes de livres depuis quelques années et particulièrement celles de 2014 où les méventes avoisinèrent 10 %, un chiffre jamais atteint dans le passé.

Une entente intervenue entre les bibliothèques publiques et plusieurs éditeurs pour permettre de diffuser les livres électroniques de façon équitable a aussi favorisé un essor du prêt virtuel — le modèle québécois (un verrou sur le livre, 55 prêts maximum par exemplaire numérique ainsi qu'une remise en circulation automatique après 21 jours) inspirerait d'ailleurs la France, où l'on commencerait à peine à développer des projets pilotes.

Ici, à la fin de 2014, l'offre de livres numériques seulement à Bibliothèque et Archives nationales du Québec avoisinait même les 70 000 titres, pour environ 500 000 emprunts effectués au cours de la dernière année. Depuis 2012, le nombre de bibliothèques participant au projet de prêt numérique est passé de six à une centaine (en fait, 90 % des bibliothèques publiques), auxquelles s'ajoutent des bibliothèques du Nouveau-Brunswick qui profite dorénavant de la plateforme.

Ce développement prévu s'est effectivement réalisé : selon le bulletin *Optique Culture*<sup>5</sup> de l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), le nombre de visites virtuelles par habitant au Québec serait passé de 1 visite en 2007 à 2,3 visites en 2012. En nombre absolu, on parle de 19 millions de visites virtuelles pour 23 millions de visites physiques.

Mais il y a plus : le bulletin de l'OCCQ va jusqu'à affirmer que « si la tendance observée entre 2007 et 2012 se maintient, le nombre de

visites virtuelles dépassera très bientôt le nombre d'entrées physiques ; ce qui est déjà le cas en Ontario en 2010<sup>6</sup> ».

Même dans les bibliothèques de quartier et de région, les bibliothécaires remarquent une transformation dans les habitudes de leur clientèle — phénomène qui serait de plus en plus marqué, et particulièrement important en début d'année, selon Daphnée Trudel, bibliothécaire responsable de la bibliothèque municipale de Notre-Dame-des-Prairies. Selon l'hypothèse véhiculée dans le milieu, il pourrait s'agir des répercussions d'un engouement suivant l'acquisition d'une liseuse ou d'une tablette, qui s'apaiserait peu à peu sans toutefois disparaître totalement.

## Actualiser son fonds

En plus de leur nouvelle production, qui trouve de plus en plus les chemins du papier et du numérique pour venir au monde, certains éditeurs se sont appliqués à rééditer en format virtuel les anciens titres de leur catalogue, les rendant à nouveau disponibles. Pour exemple, le travail remarquable de réhabilitation d'archives d'un éditeur comme Prise de parole.

Denise Truax, directrice de la maison d'édition franco-ontarienne qui s'est lancée dans cette importante entreprise de numérisation rétrospective, s'explique au sujet de son virage numérique :

*Les premiers gestes qu'on a posés, c'était davantage pour protéger notre fonds. On est embarqué dans cette aventure-là sans trop savoir où ça allait déboucher. C'est un gros chantier de numériser l'ensemble de son fond. Ça représente de l'argent, et beaucoup de temps.*

C'est d'ailleurs en réaction à un fâcheux événement que répondait l'éditrice :

*Google avait numérisé une dizaine de nos ouvrages. On avait dû demander que nos livres soient retirés, puis on s'était demandé ce qu'on devait faire par rapport à ça. On a convenu qu'il fallait rendre nos livres disponibles nous-mêmes, contrôler, dans la mesure du possible, ce qui en serait fait. Il fallait investir les nouveaux canaux de diffusion, comprendre ce que ça signifiait.*

## Ce qu'ils savent de nous

L'un des avantages du livre numérique pour l'industrie est celui de la traçabilité des lecteurs. En effet, selon *The Guardian*<sup>7</sup>, les distributeurs de livres numériques seraient en mesure de savoir non seulement les livres que vous aimez acheter et lire, mais encore mieux : ceux dont vous terminez la lecture. Ainsi, nous savons combien de lecteurs anglais n'ont pas terminé la lecture des best-sellers *Le chardonneret*<sup>8</sup> (avec lequel Donna Tartt a remporté le Pulitzer de la fiction 2014) et *Douze ans d'esclavage*<sup>9</sup>. Les résultats sont plus que surprenants : seulement 44,4 % d'entre eux auraient lu en entier le premier, et 28,2 %, le deuxième. Mieux, les distributeurs seraient en mesure de savoir exactement à quel endroit le lecteur referme le livre, et donc de comprendre ce qui l'a rebuté, par exemple.

Les traces qu'on laisse en ayant recours aux outils technologiques peuvent ainsi devenir des outils de taille : techniquement, des éditeurs pourront sans doute bientôt se servir de ces renseignements pour éditer des best-sellers parfaits. Mais voulons-nous véritablement d'une

littérature formatée pour être digeste ? L'avenir du livre se trouve-t-il sur la voie d'un flirt avec le populisme culturel ?

## En bonne forme

Nous n'en sommes pas encore à ce point, mais cela ne signifie pas que la technologie ne peut pas influencer la façon dont sont produits les livres. Car sur le plan de la forme, nous avons vu surgir certains projets influencés plus ou moins directement par les nouveaux paradigmes communicationnels et les avancées technologiques liées au développement des outils de communication.

Effectivement, l'environnement numérique tel qu'il est actuellement conçu impose des contraintes qui peuvent être des moteurs pour la création littéraire. Il ne faut toutefois pas se méprendre. Si effectivement les nouveaux médias sociaux ont suscité certains projets de création originaux, les expérimentations ciblées de microtextes de 140 caractères, calquées sur le modèle de Twitter, ont profité d'une belle visibilité. Particulièrement le projet *25 histoires 25 auteurs en 140 ca.*<sup>10</sup>, édité et diffusé par *Le Devoir* et dirigé par son chroniqueur Fabien Deglise, a suscité un certain engouement et s'est attiré une bonne visibilité dans plusieurs médias ici comme ailleurs. Toutefois, personne ne réinvente ici la roue. Louis Hamelin y faisait d'ailleurs allusion dans sa propre contribution au projet :

*Hemingway a écrit une histoire longue de six mots<sup>11</sup> qui parlait de souliers de bébé jamais portés. Décidément, il n'avait rien dans le ventre.* (Louis Hamelin<sup>12</sup>)

Ici, à part respecter le nombre de frappes maximal d'un *twitt* — et encore, on n'avait pas expliqué à Michel Tremblay que les espaces devaient être comprises dans son décompte, si bien que ce dernier a finalement proposé un aberrant *twitt* de 170 caractères —, le résultat demeure anecdotique, un amusant phénomène médiatique qui ne va guère plus loin que les limites de sa curiosité intrinsèque.

Aujourd'hui, les éditeurs perçoivent généralement d'un œil sceptique les projets de livres numériques favorisant une hypertextualité accrue, impliquant des extraits sonores, des animations ou des segments vidéographiques — « des gadgets », comme on l'entend parfois sans beaucoup de nuances dans le milieu. En effet, même si les premières œuvres numériques aspiraient à une plus grande interdisciplinarité, le livre numérique, plutôt texto-centré, calque sa structure sur la forme du roman — lecture continue, construction en chapitres, signets. Il n'est donc pas question de réinventer l'objet littéraire, mais de le diffuser autrement.

Ces considérations n'empêchent pas que les technologies ont provoqué des changements subtils dans l'univers de la littérature. Le rôle de l'écrivain se transforme peu à peu. Le livre n'est plus la seule fin possible : il peut dorénavant emprunter de nouvelles avenues pour s'inscrire dans la vie littéraire et trouver de nouveaux lecteurs. Un projet comme *Révolutions*, hébergé puis édité par Alto, montre une telle ouverture.

*Révolutions* a d'abord été un blogue à quatre mains, où chaque jour les participants, Dominique Fortier et Nicolas Dickner, écrivaient un court billet en s'inspirant du nom du jour selon le calendrier révolutionnaire, mis en place après la Révolution française afin de délester





le calendrier de toutes ses références aux saints, et qui fut en usage de 1793 à 1806. C'est un projet qui aurait tout à fait pu être publié dès le premier abord sous forme de livre — il l'est d'ailleurs devenu — mais qui prenait véritablement tout son sens alors qu'il était présenté sous forme d'éphéméride grâce à l'immédiateté du Web.

### Dans l'immédiat

L'immédiateté rendue possible grâce aux médias sociaux transforme aussi la relation entre l'écrivain et ses lecteurs. D'abord parce qu'elle rend ce rapport plus aisé — le lecteur peut facilement trouver son auteur fétiche sur Facebook ou Twitter, s'adresser à lui sans intermédiaire, commenter ses œuvres, voire l'inviter à souper — c'est arrivé. Cette proximité permet aussi à l'écrivain d'avoir une rétroaction rapide de son lectorat à propos de ce qu'il écrit.

Pour Caroline Allard — qu'on a d'abord connue comme la fameuse « mère indigne », mais qui a aussi publié des titres comme *Pour en finir avec le sexe* (Hamac) — ce phénomène peut toutefois devenir un écueil :

*Dans mon cas, la « tape sur l'épaule » des commentaires ou des « like » instantanés était un peu devenue un piège. J'avais besoin de la rétroaction immédiate alors qu'écrire un livre demande en général de se retirer, de travailler sans rétroaction immédiate, sans tape sur l'épaule virtuelle constante. C'est pour ça que j'ai écrit Pour en finir avec le sexe sans en parler sur les médias sociaux. D'une certaine manière, je ne voulais pas savoir ce que les gens en penseraient avant que ce soit terminé.*

### Vive le blogue

« Le blogue est-il mort ? » se demandait Nathalie Collard dans *La Presse*<sup>13</sup> après l'abandon de ce médium par Andrew Sullivan, blogueur pour *The Dish* depuis 2000. Relatant que d'autres blogues importants avaient cessé d'être alimentés, dont celui de Patrick Lagacé à *La Presse*, justement, elle en venait à la conclusion que ceux qui contribuent encore à un blogue aujourd'hui le feraient surtout « pour une question de visibilité ».

Caroline Allard avoue avoir profité des bienfaits des nouvelles technologies médiatiques, elle qui a amorcé son parcours d'auteure justement comme blogueuse. À l'époque, c'est l'équipe du Septentrion qui l'avait approchée après avoir lu son blogue pour publier les fameuses *Chroniques d'une mère indigne*, sans qu'elle ait eu à effectuer la moindre démarche en ce sens.

Bien qu'elle ait reçu ses premiers signes de reconnaissance grâce au blogue qu'elle alimentait, Caroline Allard explique qu'elle allait toutefois chercher beaucoup plus dans cette production : « C'est grâce à ces rétroactions que j'ai compris que j'étais une auteure. »

Si le désir d'être reconnu par le milieu n'est pas exclu, ceux qui bloguent dans le milieu littéraire semblent être investis d'une mission. Les médias parlent peu ou prou du livre, même si le



CAROLINE ALLARD



besoin est criant ? Qu'à cela ne tienne, des bénévoles prennent la relève — au grand dam des rédacteurs professionnels qui voient bradé l'acte d'écrire comme s'il n'avait aucune valeur.

Il n'empêche que les blogues littéraires ont aujourd'hui leur place dans le milieu. L'Union des écrivaines et des écrivains québécois offre d'ailleurs à ses membres un tout nouveau service de microsites (phare. uneq. qc. ca), et au moment d'écrire ces lignes, elle est sur le point de lancer *Opuscles*, une application mobile qui agrègera du contenu en provenance de blogues littéraires québécois et qui proposera une anthologie composée de textes courts spécialement écrits pour l'application. Car les blogues dits « littéraires » sont encore nombreux. *Nightlife* signalait d'ailleurs encore à la fin de l'été 2014<sup>14</sup> un palmarès des meilleurs blogues de création — parmi lesquels l'amusant (mais très oralisant) *Les Fourchettes*<sup>15</sup>, de Sarah-Maude Beauchesne.

### Une voix critique

Le phénomène qui se produit ici est simple : l'immédiateté des rapports virtuels et la démocratisation engendrée par les médias sociaux ont permis aux lecteurs non seulement de s'adresser directement aux auteurs (il s'en trouve parmi ces derniers pour le souhaiter ardemment), mais aussi de répondre aux œuvres, ouvrant

# Littérature et technologie

la porte à l'émergence de voix critiques inédites. Ainsi, les blogues de critiques littéraires se sont multipliés et ont trouvé un certain lectorat — sinon un lectorat certain.

Plusieurs de ces blogues sont bien sûr animés par des écrivains — qu'on pense au blogue *Ma page littéraire*<sup>16</sup>, tenu par Dominique Blondeau (qui a reçu le prix France-Québec en 1986 pour *Un homme foudroyé*, paru chez Québec Amérique), ou à *Littérature du Québec*, alimenté par le romancier et journaliste à la retraite Yvon Paré (lauréat du prix Ringuelet du roman 2014 pour *Le voyage d'Ulysse*, paru chez XYZ).

D'autres sont toutefois l'œuvre de purs lecteurs, si on peut s'exprimer ainsi, qui ne sont pas considérés de prime abord comme des professionnels et qui n'ont peut-être jamais espéré être eux-mêmes écrivains, mais qui ont su convaincre un lectorat fidèle et s'arroger une belle crédibilité dans le milieu des littératures.

Parmi ces perles rares, le *Passe Mot*. D'abord conçu comme un blogue collectif lié aux Correspondances d'Eastman (c'était en 2007), il est depuis tenu uniquement par Venise Landry, qui affirme y avoir travaillé parfois jusqu'à vingt-cinq heures par semaine :

*Au fil du temps, j'ai beaucoup diminué la quantité de mes billets. C'était ça ou mourir, c'est à dire le fermer. Dans les premières années, je touchais plusieurs sujets, j'avais environ une vingtaine de rubriques. Maintenant, j'en garde deux, les comptes rendus ou commentaires de lecture, et le VRAC mensuel.*

Écrire seule un blogue littéraire de cette trempe pendant autant d'années sans avoir l'aval d'un média traditionnel n'aura certainement pas été une sinécure :

*C'est exigeant dans ma vie mais lorsque tu es convaincue que tu es utile, ça te donne des ailes et du zèle. Comment j'arrive à savoir que je suis utile ? Par les écrivains eux-mêmes, car c'est pour eux en premier lieu que je le fais, ce qui n'était pas le cas à 100 % au début du blogue. J'ai conservé tous les courriels témoignages que j'ai reçus des auteurs eux-mêmes qui me remercient du coup de pouce, de l'encouragement juste au bon moment où ils doutaient.*

Aujourd'hui, le milieu reconnaît son travail, si bien qu'elle reçoit son lot de livres en service de presse.

## Le spectre d'une guerre ?

Ce qui aurait pu être une guerre de l'ampleur de celle qui opposa jadis le Betamax au VHS ne s'est pas produit. Bien sûr, certains utilisateurs ont un format de prédilection, et on a entendu des éditeurs littéraires se plaindre du fait que le EPUB court-circuite le travail de mise en pages en donnant au lecteur la liberté de modifier l'apparence du texte à l'écran, mais au cours des dernières années, en réalité, les formats PDF et EPUB ont cohabité sans porter à l'autre le coup fatal. En effet, si le PDF est le format classique, celui qu'utilisent par exemple les bibliothèques parce qu'il reproduit le texte tel qu'il apparaît sur son support papier, le format EPUB a été créé pour les appareils de saisie de texte plus petits tels le téléphone intelligent, la liseuse ou la tablette.

Pour de nombreux éditeurs, toutefois, une inquiétude subsiste : on craint l'obsolescence possible des formats et des outils de lecture (liseuses, tablettes), qui pourrait rendre leur offre de livres numériques périssable. Denise Truax, pour qui la question de l'évolution rapide des formats reste une préoccupation importante, refuse d'envisager la pos-



DOMINIQUE BLONDEAU

sibilité d'abandonner des livres sur le chemin des mises à jour obligatoires :

*Ça pourrait vouloir dire que ces ouvrages-là deviennent désuets. On est une maison qui travaille sur la durée. Mais c'est extrêmement complexe, ça change beaucoup.*

Pour la directrice de Prise de parole, les maisons d'édition ne peuvent tout simplement pas se permettre de passer les quinze prochaines années à mettre à jour les formats des livres numériques préalablement édités pour s'adapter à la dernière tablette ou à la nouvelle liseuse à la mode.

*On commence à voir qu'on est pris dans une espèce de machine. Je ne sais pas où et quand ça va s'arrêter et quand les choses vont se stabiliser. Et une maison d'édition aime ça, la stabilité.*

## L'écrivain sandwich

Bien que les contrats d'édition mentionnent généralement que l'éditeur est responsable de la promotion des livres, de plus en plus, la présence des écrivains dans les réseaux sociaux est officiellement requise. On sait qu'effectivement les médias sociaux sont des alliés de taille pour la promotion de l'objet culturel et peuvent difficilement, aujourd'hui, être dissociés d'une action de communication et de promotion concertée.

Il faut toutefois savoir que les médias sociaux doivent être extrêmement bien maîtrisés pour que leur utilisation ait un effet notable — et alors, on parle souvent plus d'une question de notoriété que de répercussions mesurables sur les ventes de livres, selon Caroline Allard :



*Les gens aiment la relation de proximité qui s'installe avec un écrivain ou une personnalité publique qu'ils apprécient. Mais l'achat de livres n'est pas directement relié au fait d'être admirateur d'un auteur sur Facebook, par exemple. En fait, ce que les gens apprécient, c'est la personnalité de l'auteur beaucoup plus que d'être au courant de ses nouvelles publications. Et ce qui est agréable pour l'auteur, c'est aussi d'avoir « du temps de qualité » avec le lectorat via des statuts, versus uniquement se servir de sa page pour faire de la promo.*

## La mutation

C'est le rôle même de l'écrivain, son travail concret, qui est en pleine mutation. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de voir des écrivains établis expérimenter de nouvelles avenues pour la diffusion de leurs œuvres. Ce qui lie les Marie Laberge, Arlette Cousture, Chrystine Brouillette et compagnie n'a rien à voir avec une quelconque trahison. Ce n'est pas une mutinerie. La technologie est là, et personne ne sait encore jusqu'où elle pourra nous mener.

Chacun n'est pas prêt à emprunter ces chemins de traverse : des écrivains ont clairement affirmé qu'ils n'ont aucun intérêt à réduire l'énergie qu'ils apportent à la création pour s'investir dans ces tâches plus prosaïques qui sont régies par les lois du marché et la science des communications. Au cours d'une entrevue accordée à *La Presse*, Patrick Senécal a été clair sur la question : « Ce serait trop compliqué pour moi. Moi, j'aime écrire. Tout le reste (mise en marché, édition, support, etc.) m'emmerde prodigieusement<sup>17</sup>. »

## Des écueils

Les technologies apportent surtout beaucoup de distractions, diront certains. Lors d'une table ronde qui se déroulait au Salon du livre de Rimouski en 2011, Dany Laferrière relatait que de jeunes auteurs se plaignaient de ne pas avoir assez de temps pour lire, ou même pour écrire. Pour lui, une partie de la solution résidait dans le fait de se débrancher des réseaux sociaux pour consacrer ce temps au véritable travail littéraire.

Plusieurs écrivains vivent une relation d'amour-haine avec les médias sociaux. Ils en connaissent l'utilité mais aussi les dangers, et ils sont nombreux à s'imposer une discipline personnelle, conscients que le temps de l'écriture importe plus que le souci de la représentation.

## L'écrivain « romantique »

Un crayon, une gomme à effacer, quelques feuilles ou un cahier — voilà qui pourrait être suffisant. Ou, à la rigueur, une vieille Remington à ruban. Mais les écrivains d'aujourd'hui sont rares à être aussi romantiques, à moins qu'ils s'y astreignent ponctuellement, retranchés dans un *shack* au fond du bois ou au bord de la mer. Et comme s'il s'agissait d'un exploit, on prendra un *selfie* pour le partager sur Facebook et Twitter à son retour à la civilisation.

La vérité, c'est que la plupart des écrivains d'aujourd'hui ont un logiciel de traitement de texte à jour, et ils maîtrisent à peu près les méthodes de dactylographie, les doigts à l'affût sur les « asdf jkl ; » de leur clavier QWERTY. Certains vont même jusqu'à se doter d'outils de rédaction plus fins — les dépenses sont rares lorsqu'on est rédacteur à son compte, alors pourquoi pas ?

Parmi les outils contemporains les mieux adaptés pour l'écriture, il faut sans doute noter l'intéressant *Scrivener*, très apprécié par les scénaristes.



YVON PARÉ

Il est en effet d'une aide précieuse pour la structure des projets de longue haleine comme des romans, des pièces de théâtre ou des scénarios. Il offre en effet une vue d'ensemble — sur fond de tableau de liège, s'il vous plaît — que ne permettent pas les logiciels de traitement de texte traditionnels, donne un aperçu du plan du manuscrit et facilite la réorganisation des parties d'un simple glissement du doigt sur le pavé tactile — beaucoup plus efficace que la méthode du copier-coller. Il offre aussi la possibilité de masquer « tout le reste », toutes ces distractions qui peuvent surgir à l'écran... Ce qui n'est pas une si mauvaise idée.

Quelques outils de révision de plus en plus performants ont également été développés, qui rendent plus aisée cette lourde tâche que doit encore assumer l'écrivain et qui peut changer la donne au moment de soumettre un manuscrit. À condition de ne pas trop chercher à déjouer la langue, un logiciel comme *Antidote* simplifiera la rédaction, mais plusieurs écrivains, trop souvent agacés par les limites de l'outil — le langage exploréen de Gauvreau aurait sans doute fait surchauffer nos meilleurs correcteurs automatiques —, évitent de s'en servir, car ils y voient une contrainte à leur créativité.

Les outils de rédaction ne sont donc absolument pas gages de la qualité des œuvres, et la technologie ne remplace pas le talent. Elle facilite toutefois le travail de l'écrivain, même s'il n'existe rien pour remplacer l'esprit créatif. Car, bien sûr, même les plus folles rumeurs à propos de l'intelligence artificielle capable de produire de la poésie ou de la prose comme le fait un poète ou un auteur relèvent encore du vœu pieux. Du moins à ce jour. La robotisation de certaines tâches journalistiques simples (résultats sportifs, bulletins météo, etc.) est déjà répandue dans plusieurs médias américains... Demain la fiction ?

## Littérature et technologie

3. Cité dans Doyon, Frédérique, « Le livre numérique, un complément ou un concurrent au papier ? », *Le Devoir*, 19 novembre 2014.
4. Coulombe-Boulet, Amélie, *Influence du livre numérique sur l'industrie de l'édition au Québec*, Montréal, Pressbooks, 2013.
5. « Les bibliothèques publiques québécoises de 2002 à 2012, comparaisons internationales et évolution récente », Benoit Allaire, *Optique Culture*, n° 36, février 2015, publié par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec.
6. *Idem*, p. 9.
7. Flood, Alison, « Ebooks can tell which novels you didn't finish », *The Guardian*, 10 décembre 2014, [www.theguardian.com/books/2014/dec/10/kobo-survey-books-readers-finish-donna-tartt](http://www.theguardian.com/books/2014/dec/10/kobo-survey-books-readers-finish-donna-tartt) [consulté le 8 février 2015].
8. Tartt, Donna, *The Goldfinch*, Little, Brown and Company, 2013.
9. Northup, Solomon, *Twelve Years A Slave*, Derby & Miller, 1853 pour son édition originale.
10. Deglise, Fabien (dir.), *25 histoires 25 auteurs en 140 ca.*, *Le Devoir*, 2013, 34 pages. Au moment d'écrire ces lignes, le document est toujours téléchargeable gratuitement sur le site du *Devoir* : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/369866/lire-tremblay-pivot-jardin-thuy-et-mavrikakis-en-140-caracteres> [consulté le 13 février 2015].
11. Hamelin fait ici référence à la fameuse (et très courte) nouvelle de Hemingway : « For sale : baby shoes, never used. »
12. Deglise, Fabien (dir.), *op. cit.*
13. Collard, Nathalie, « Le blogue est-il mort ? », *La Presse*, 15 février 2015.
14. D. Nguyen, Lea, « Les meilleurs blogues littéraires à (re) découvrir », 8 août 2014, [www.nightlife.ca/2014/08/08/les-meilleurs-blogues-litteraires-re-decouvrir](http://www.nightlife.ca/2014/08/08/les-meilleurs-blogues-litteraires-re-decouvrir) [consulté le 11 février 2015].
15. Voir [www.lesfourchettes.net](http://www.lesfourchettes.net).
16. Voir [dominiqueblondeaumapagelitteraire.blogspot.ca](http://dominiqueblondeaumapagelitteraire.blogspot.ca).
17. Lapointe, Josée, « Les écrivains et l'Internet : grosse tempête », *La Presse*, 30 octobre 2013, [www.lapresse.ca/arts/livres/201310/30/01-4705199-les-ecrivains-et-linternet-grosse-tempete.php](http://www.lapresse.ca/arts/livres/201310/30/01-4705199-les-ecrivains-et-linternet-grosse-tempete.php) [consulté le 8 février 2015].



VENISE LANDRY

1. Saccharin, Kora, « Entretien avec Alain Damasio », *Télérama*, 3 juin 2014, [www.telerama.fr/idees//la-liberte-d-utiliser-ou-de-repousser-la-technologie-est-inexistante-aujourd-hui-alain-damasio-ecrivain-de-science-fiction,109555.php](http://www.telerama.fr/idees//la-liberte-d-utiliser-ou-de-repousser-la-technologie-est-inexistante-aujourd-hui-alain-damasio-ecrivain-de-science-fiction,109555.php) [consulté le 7 février 2015].
2. Audet, René, « Ce que l'on a fabriqué en un an », *ca. n. s. e. n. t. e. m. p. o. r. a. i. n.*, [carnets.contemporain.info/audet/archives/category/technologie](http://carnets.contemporain.info/audet/archives/category/technologie), paru le 26 février 2011 [consulté le 3 février 2015].

# Louis Jolicoeur

## Poste restante

récit

Au milieu des années 1970, un jeune Québécois entend l'appel de la route, auquel il obéit sans réserve, de l'Europe des origines à l'Inde mythique et au Népal. Entre ces deux régions du globe, entre ces deux pôles, il y aura la solitude à expérimenter, quantité de mets exotiques à apprivoiser, bien des langues à déchiffrer et des garde-frontières à affronter, de nombreuses guerres religieuses et révoltes politiques à traverser.



Récit

400 pages ; 32,95 \$

Aussi disponible en formats électroniques

*L'instant même*  
[www.instantmeme.com](http://www.instantmeme.com)